

PIONNIER JEAN-MARIE LE PETITCORPS

# Le temps héroïque des Copec

Jean-Marie Le Petitcorps a été, 24 années durant, contrôleur des pêches dans les Taaf, dont une majeure partie à bord de navires battant pavillon soviétique, puis ukrainien. Il témoigne de ce temps héroïque des Copec où l'œil des Taaf se heurtait à celui de Moscou sur des rafiots de fortune et où régnaient en maîtres les commissaires politiques.



Jean-Marie Le Petitcorps lors d'un débarquement quelque peu acrobatique. (Photo DR)

Il fut un temps pas si éloigné où le métier de contrôleur des pêches était une activité pionnière et particulièrement aventureuse. Jean-Marie Le Petitcorps fut un de ces défricheurs.

Loin de l'organisation et du relatif confort qui règnent aujourd'hui dans le contrôle des pêches australes, il prit du service à la fin des années 70 à une époque où, en baie de Morbihan, notamment, des dizaines de chalutiers soviétiques menaient une campagne quasi perpétuelle. Ravitaillés qu'ils étaient en permanence par des cargos et tankers venant relever leurs prises et les approvisionner en vivres et en gas-oil. Il n'y avait qu'à se servir.

A l'époque, poissons des glaces et grandes gueules étaient pêchés par centaines de milliers de tonnes (jusqu'à 70 tonnes par chalut !), très loin des quotas attribués aujourd'hui aux six armements qui se partagent les eaux poissonneuses de la zone d'exclusion économique des Taaf.

Toujours est-il que les terres australes et arctiques françaises s'étaient entourées d'une zone économique de 200 milles, les navires de pêche étrangers et leurs ravitailleurs devaient alors se soumettre aux lois maritimes et halieutiques de l'administration dans des eaux devenues françaises.

C'est après avoir fait quelques années de grande pêche à Terre-Neuve que Jean-Marie Le Petitcorps, fin 1978, est contacté par un armateur bordelais. « Les Taaf cherchaient des volontaires pour gérer un peu la pêche sur

les navires soviétiques dans les Kerguelen », confie-t-il sobrement.

Il embarque donc pour la première fois à bord d'un chalutier soviétique de 102 mètres : le Ritsa. Seul marin français au milieu d'un équipage russo-phonie paupérisé dominé par la stature autoritaire d'un commissaire politique embarqué qui surveillera ses moindres faits et gestes, interdisant même l'usage de l'anglais à bord. On ne sait jamais.

## Un Copec au pays des kopeks

Mais il en faut plus pour désinstaller un marin doté de rares qualités d'adaptation. « J'étais marin-pêcheur et je suis arrivé là-dedans... Comment dire ? C'était pas la même chose, pas le même climat, pas le même poisson qu'à Terre-Neuve. Mais c'était surtout pas le même contact. »

Il faut dire que dans le contexte de l'époque – faut-il rappeler que Mitterrand faisait peur à la France ? – un marin français même un peu fondu et un matelot russe déboussolé n'avaient pas grand-chose en commun. Alors de là à se retrouver sur le même... bord.

Jean-Marie Le Petitcorps découvre ainsi des « marins aux langues barbares, méfiants, avec une réputation sulfureuse. Il y avait un commissaire politique, des gens du KGB qui n'étaient

pas Poutine mais qui avaient fauté et qui étaient là pour rapporter ce qui se passait à bord. C'était une ambiance assez... sympa ! Mais bon, je n'ai pas fait de politique. Je me suis très bien adapté. Il y a eu de la méfiance au début, et puis après, comme j'ai appris la langue, les gens se sont rassurés. Je suis devenu leur petit père. Quand il y avait un problème, il y avait une solution. Ça s'est bien passé. »

Et ce même s'il passait pour l'œil des Taaf. Jamais très loin de l'œil de Moscou. « Des yeux, il y en avait de partout. Il y a eu des situations assez épiques. Mais je m'en suis bien sorti. Je suis passé à travers les balles. »

Jean-Marie Le Petitcorps va passer plus de vingt ans à bord de cette flottille soviétique, puis ukrainienne, dans des conditions de vie peu croyables. Matraqué par les messages radio incessants du commissaire politique, partageant la vie rustre et difficile de marins enchaînés des campagnes de pêche interminables sur des bateaux au bout du rouleau (lire par ailleurs).

Cette flottille de fortune a sillonné la zone jusqu'à la fin des années 90. Et Jean-Marie Le Petitcorps va réussir tant bien que mal à faire respecter la réglementation. « Le but était d'endiguer l'euphorie meurtrière du pêcheur averse », rappelle-t-il dans le mémoire légué à ses successeurs. Faire respecter la réglementation tout en menant un discret travail de renseignement cartographique afin de faciliter l'éventuelle arrivée d'unités françaises : un drôle de bou-

lot du bout de monde. Un boulot et des équipages pour lesquels Jean-Marie garde toujours aujourd'hui une vraie et virile tendresse.

## « Je ne suis pas évangélisable »

« C'était vraiment... Avec toute la propagande dispatchée chez eux, je crois que les marins que je côtoyais se rendaient compte que les informations étaient différentes au bout du monde et qu'on les bernait. C'étaient des gens curieux de notre monde », estime-t-il. Avant d'ajouter : « Moi, j'ai travaillé toute ma vie avec des étrangers. Mais je ne suis pas évangélisable. Tout cela me faisait doucement rire. J'ai joué le jeu. » La preuve, Jean-Marie en oubliait presque qu'il avait une langue maternelle lorsqu'il débarquait à Kerguelen ! « J'étais sur le terrain, avec eux, j'étais réceptif. C'était des gens très sympas, très conviviaux. Et j'ai appris plein de choses. Notamment la patience, ce qui est normal quand on n'a pas de lendemain. »

Il lui a sûrement fallu une bonne dose d'humour pour mener cette activité 24 années durant. Mais comme il le dit : « Les marins ont la faculté de pouvoir oublier vite les moments de gros temps, qui deviennent de bons moments à raconter auprès d'un feu. » Dans son cas, il pourrait même les raconter dans un livre.

Vincent PION



Jean-Marie Le Petitcorps en compagnie d'un membre d'équipage soviétique. (Photos J.-M. LP)

## La Pravda en guise de papier toilette

« Le matériel de survie, vétilleux ou inexistant, de pêche dans un état déplorable, de navigation du même acabit, les sondeurs, les postes radio... cassés, fendus, des allumettes faisant office de vis et j'en passe. Mais ils y arrivaient à l'époque, ne se plaignaient pas, riaient d'eux-mêmes, courageux ou inconscients, en tous cas fatalistes... »

Jean-Marie Le Petitcorps consacre quelques-unes des plus belles pages du mémoire qu'il a écrit à bord de l'Albius en 2004, peu avant de raccrocher son ciré et ses bottes, aux conditions de vie quotidienne qu'il a partagées plus de vingt ans durant avec ces marins du bout du monde.

« Des milliers, des dizaines de milliers de cafards proliféraient dans ce milieu insalubre, ces bestioles grouillaient et moi, peu habitué malgré ce que j'avais pu vivre et voir par le passé, je tombais de haut lorsque nuit et jour j'étais constamment en train d'écarter, de rejeter ces "monstres" de 1 cm qui venaient vous piquer et manger 1 mm de peau. J'ai fini par m'y habituer, ne faisant plus cas de les trouver en grand nombre dans la soupe, le pain, me contentant de les mettre sur le bord de l'assiette, avec quelques vers fréquents dans la nourriture – un remake de l'histoire du Potemkine. »

Idem en ce qui concerne les commodités. « Rien donc sur ces navires, pas de papier toilette. La Pravda était découpée en carrés, par une femme préposée aux WC. Ce papier, utilisé, était ensuite jeté dans une caisse ouverte que cette pauvre femme

nettoyait tous les matins (...). Sur ordre du "Pompolit" (Ndlr : le commissaire politique), les femmes avaient pour mission en découpant les carrés d'enlever tout ce qui pouvait ressembler à un emblème de l'Union ou à une photo du Soviet suprême, rude tâche sur ce type de littérature. »

### « J'ai essuyé toutes les tempêtes »

Aujourd'hui, dans sa maison de Joué-les-Tours, Jean-Marie résume ce passé d'une phrase qui en dit long : « Toutes les conditions d'hygiène, de bouffe, d'ambiance étaient réunies pour se tirer une balle dans la tête. Et encore, moi, j'avais l'avantage de pouvoir rentrer de temps en temps au pays et de goûter à tout ce qui est bon. »

Reste qu'il a vécu cette aventure avec un entrain bluffant. Qu'on comprend sûrement mieux quand on a fait ses armes en pêchant la morue sur des bateaux flirtant avec la banquise par -30 degrés.

« Les gens ne sont plus habitués à souffrir. Alors que moi, je suis du genre à sortir quand il y a de la pluie et de l'orage. Ça me stimule. C'était une aventure, vivifiante, enrichissante. Vous savez, j'ai quitté les Taaf en 2006, j'ai eu un cancer, je me suis fait opérer. J'ai essuyé toutes les tempêtes de la vie. Je me suis dit que je pouvais bien essayer celle-là, non ? Je suis un optimiste né. J'essaye de le propager aux autres. Mais je ne suis pas l'abbé Pierre, hein », lance-t-il dans un large rire.

V.P.



« Toutes les conditions d'hygiène, de bouffe, d'ambiance étaient réunies pour se tirer une balle dans la tête. »

Le Quotidien

SAINT-PIERRE

53 BD HUBERT DELISLE

La Rédaction

TEL. 0262 96 16 96

FAX. 0262 96 16 99





A la fin des années 70, les mers australes étaient sillonnées par des flottilles de chalutiers soviétiques.  
(Photos Jean-Marie Le Petitcorps)



La cible des capitaines de pêche était alors le poisson des glaces.



En perpétuelle campagne, les équipages s'autorisaient des descentes à terre.



Photo de famille à terre avec l'équipage d'un chalutier russe.



Les navires soviétiques engagés dans les Kerguelen étaient souvent à bout de souffle.



Jean-Marie Le Petitcorps, s'apprêtant à rejoindre une chaloupe.



Le Skif, navire scientifique soviétique.